
Agrippa d'Aubigné, écrivain de la corruption

Jean-Raymond Fanlo

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/edl/908>

DOI : 10.4000/edl.908

ISSN : 2296-5084

Éditeur

Université de Lausanne

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2015

ISBN : 978-2-940331-47-5

ISSN : 0014-2026

Référence électronique

Jean-Raymond Fanlo, « Agrippa d'Aubigné, écrivain de la corruption », *Études de lettres* [En ligne], 3-4 | 2015, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 15 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edl/908> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.908>

© Études de lettres

AGRIPPA D'AUBIGNÉ, ÉCRIVAIN DE LA CORRUPTION

La corruption, dans les *Tragiques*, est indissociablement morale et physique. Une conception intégratrice relie tous les plans de la réalité : l'âme se pourrit par la contagion de l'œil, la comète pollue le cosmos et le tyran contamine le royaume pour des causes d'abord morales, et en signe de la colère de Dieu. La corruption est une fatalité du temps et une loi des corps physiques ou politiques dès lors que la grâce se retire. Elle appelle une poétique violente des corps immondes et une politique intégriste qui subordonne la société au sacré.

Sous quelque aspect qu'on la considère, la corruption obsède l'œuvre d'Agrippa d'Aubigné. Parle-t-on de dépravations ? Les parties satiriques de l'œuvre, du deuxième livre des *Tragiques* aux pièces épigrammatiques et aux pamphlets, les accumulent, et des plus salées. Parle-t-on d'achats des consciences ? Tous ses livres font défiler, comme un de ces *Triumphes* parodiques qui terminent le *Faeneste*, un carnaval d'apostats (*Confession du sieur de Sancy*, livre VII des *Tragiques*), de « Prudents » acquis à « la guerre d'argent »¹ (le *Caducee ou l'ange de Mercure, Apologie pour l'assemblée des six provinces*), de « huguenots d'estat » comme Sully qui « faict ses affaires », d'assemblées politiques vendues (*L'Italien François*²). Parle-t-on de l'altération d'une réalité initialement bonne ? Il la retrouve en religion, en politique, et même en littérature. Il considère l'histoire du catholicisme comme une dégénérescence d'une Révélation peu à peu déformée, polluée par les inventions humaines, selon un modèle classique chez les protestants et que Philippe Duplessis-Mornay, dans son

1. A. d'Aubigné, *Les Tragiques*, p. 580.

2. A. d'Aubigné, *Œuvres*, p. 374 et 371 sq.

Mystère d'iniquité, systématise dans une vaste synthèse chronologique. Même processus en politique : les écrits comme le *Devoir mutuel des roys et des subjects*, l'*Apologie pour l'assemblée des six provinces*, mais aussi les *Tragiques* décrivent la monarchie absolue comme l'altération d'une monarchie constitutionnelle et contractuelle, et c'est pourquoi il faudra mener l'état « à sa première institution », une idée de Machiavel que les auteurs dits monarchomaques ont reprise³. Même processus en poésie : selon la lettre sur « les poètes de son temps », l'inspiration, la fureur que Ronsard a insufflée aux lettres françaises s'éteignent peu à peu chez des poètes toujours plus policés, anémiés, soumis, courtisans⁴. Dans tous les cas, un pessimisme caractéristique de la Renaissance aussi bien que de la Réforme, voit le temps comme dégradation, amnésie, pollution, corruption. Chez d'Aubigné, cependant, celle-ci est aussi une affaire de corps, corps malades, contaminés, « infects », puants et purulents, empestant l'atmosphère et contaminant à leur tour d'autres corps et d'autres âmes. C'est sur le lien entre des mécanismes physiologiques ou cosmologiques, et la morale, la politique ou la religion, qu'on va réfléchir.

Dans sa violence, l'exorde du deuxième livre des *Tragiques* est exemplaire :

Je veux, à coups de traits de la vive lumière
 Crever l'enflé Python au creux de sa tanière :
 Je veux ouvrir au vent l'averne vicieux
 Qui d'air empoisonné fasse noircir les cieux,
 Percer de ses infects les pestes et les roignes,
 Ouvrir les fonds hideux, les horribles charongnes
 Des sepulchres blanchis : ceux qui verront cecy,
 En bouchant les naseaux fronceront le sourcy⁵.

Mettre au jour, dévoiler le vice derrière la façade des sépulcres blanchis², « crever », « percer », c'est ouvrir pour démasquer, mais aussi inciser un abcès, et c'est enfin éliminer, tuer. Faire œuvre de vérité, de pureté, de mise à mort. Cette entrée en matière percutante et agressive condense un certain nombre d'éléments empruntés à Du Bartas et plus encore au commentaire de Simon Goulart. Le début du « Second jour » de la

3. A. d'Aubigné *Du Devoir mutuel des roys et des subjects*, in *Œuvres*, p. 483.

4. A. d'Aubigné, *Lettres sur diverses sciences*, in *Œuvres*, p. 860 et sq.

5. A. d'Aubigné, *Les Tragiques*, p. 341 sq.

Sepmaine ou creation du monde (1581) attaque les poètes qui travestissent le mal pour flatter, profanant et prostituant le don de poésie :

Les vers que leur Phoebus chante si doucement,
Sont les soufflets venteux, dont ils vont ralumant
L'impudique chaleur, qu'une poitrine tendre
Couvoit sous l'espeuseur d'une honteuse cendre⁶.

Goulart commente ainsi ces vers :

Les Poètes ont donné divers tiltres au Soleil : entre autres cestuy-cy, qui veut autant à dire que resplendissant. Par manière de parler figurée, est entendu icy sous ce mot la vigueur d'esprit, dont les Poètes sont espris : comme aussi ceste splendeur et clarté qui apparoit aux Poèmes monstre quelque chose d'extraordinaire [...]. Gyraldus au 7. liv. tire ce mot de φῶς et βίος c. lumiere et vie, pour représenter les deux effets du Soleil, qui esclaie tout le monde, et vivifie les creatures par une singuliere benediction et providence du Createur⁷.

Goulart ne se contente pas d'annoter scolairement Du Bartas. Après avoir expliqué Phoebus par « la vigueur d'esprit » et par la « splendeur et clarté », le lustre et l'éclat poétiques, il va plus loin et rapporte à Dieu l'inspiration comme force de lumière et de vie. La « vive lumière », cette étymologie de Phoebus, qui frappe le mal au début de « Princes », vient de ce commentaire. Pour d'Aubigné comme pour Goulart, la poésie est donc par nature opposée au vice : la fable mythologique étant allégorie, préfiguration ou avatar de la vérité, l'oracle apollinien institué par l'élimination du serpent de Delphes figure le triomphe de la religion sur Satan. Un Satan de corruption : si « l'Averne vicieux » est si infect, c'est que Python a été engendré par la pourriture de la terre après le déluge, comme le rappelle encore Goulart dans un commentaire à la *Seconde Sepmaine, ou enfance du monde* (1584) où il utilise l'étymologie et identifie Python avec Satan :

Python est un mot qui semble dérivé du verbe, *Pytestay*, qui signifie se pourrir. Apollon est le Soleil qui par ses rayons comme flesches

6. Du Bartas, *Les Œuvres de Guillaume de Saluste, sieur du Bartas*, p. 42 (*La Sepmaine*, II, v. 23-26). On retrouve ces vers et d'autres passages de Du Bartas dans la charge de *Princes* contre les poètes flatteurs et maquereaux.

7. *Ibid.*, II, p. 42 sq. Goulart a déjà donné la même étymologie (p. 12).

descochees estouffa ce serpent. Ces fables contees par les Payens sont les falsifications de la verité des choses avenües au commencement. Et l'Escriture sainte en plusieurs endroits ayant esgard à l'histoire du serpent appelle Satan Dragon, et serpent ancien, specialement au 12. 13. et 20. de l'Apocalypse. Satan donc est le vray Python qui siffle par une infinité d'horribles testes [...] ⁸.

De manière très allusive, avec un art de la condensation qui est tout aussi caractéristique de sa manière que les véhémentes accumulations et les rudesses qui sentent « la mesche et le soufre », d'Aubigné réorchestre donc les éléments empruntés à Du Bartas et à son commentateur pour revendiquer une violence, une lumière d'essence divine en face d'une corruption d'essence diabolique, cachée dans les obscurités des grottes, et qui est « enflure » – « enflé » associé au phénomène physique de la décomposition du corps l'*hybris* –, « noirceur », « infection », « puanteur ». Dans cette mise en scène mythologique et biblique, où le lecteur n'aura aucun mal à reconnaître en outre un de ces saint Michel qui terrassent le dragon dans les églises catholiques, la poésie se veut violence et vérité en face d'une réalité corporelle impure, malade, pestiférée (« pestes ») et galeuse (« roignes », c'est-à-dire les squames d'une peau malade⁹).

Car la corruption est morale et physique. Le Du Bellay des *Antiquitez de Rome* avait, d'après Lucain, représenté les guerres civiles comme un suicide collectif qui sanctionnait la faute morale de l'*hybris*. Le livre « Misères » des *Tragiques* reprend l'idée en y ajoutant la faute religieuse et l'illustre par l'image allégorique d'un géant « meurtrier de soy mesme »¹⁰, le géant figurant depuis l'Antiquité l'arrogance (v. 131-162). L'étiologie morale et religieuse s'accompagne d'un diagnostic médical : les conflits internes qui affaiblissent le géant proviennent d'une dégénérescence mélancolique du sang. La représentation organiciste du corps social a depuis longtemps recouru à l'image de la *discrasie*, du déséquilibre des humeurs, pour représenter le désordre politique. Mais elle a moins souvent insisté sur la corruption physique. Ici, un « viel corps tout infect » ne produit plus, « pour nourrir la cervelle, qu'un chime [chyle] venimeux,

8. *Ibid.*, II, p. 53.

9. Cf. le pamphlet *Remontrance à la Reine* qui reproche à Ronsard d'avoir répandu ses vices par ses vers : « Devois tu pas nourrir ta roigne chatouilleuse / Sans la faire courir partout contagieuse ? », in J. Pineaux, *La Polémique protestante contre Ronsard*, p. 182.

10. A. d'Aubigné, *Les Tragiques*, I, v. 134.

dont le cerveau nourri / Prend matiere et liqueur d'un champignon pourri»¹¹. Le désordre interne est une décomposition intérieure.

Même contrepoint du corps et de la morale dans «Vengeances». Dans les recueils des morts épouvantables des persécuteurs de la foi, les *theomachoi* connaissent une mort infamante et dégradante qui révèle leur impureté et leur inanité en même temps qu'elle stigmatise leur crime, auquel elle correspond. Hérode, qu'on adore comme Dieu, «se pourrit», la terre «esventa tous les creux / Où elle avoit les vers» pour en faire une «charogne». Hérode est comme Python : une pourriture physique qui est la forme corporelle du mal. De même, un «cancer mangeur» transforme le duc de Retz, un des responsables de la Saint-Barthélemy, en «charongne avant sa mort»¹². Tout cela est à prendre au pied de la lettre, comme le montrent les exemples les plus relevés, ceux de Philippe II et des derniers Valois. Des abcès grouillant de vers emportent le roi d'Espagne. *L'Histoire universelle* y consacre tout un chapitre, et déclare l'avoir transcrit «sur la copie que receut un Secretaire d'Estat». Le chapitre se termine sur le désaccord entre «les Theologiens et les Medecins» pour expliquer «l'impossibilité d'espuiser les poux», et sur une formule énigmatique : «Soit dit pour ceux à qui l'histoire sert de champ pour s'esgayer»¹³. Avec «s'esgayer», l'historien semble prendre ses distance par rapport à une distraction oiseuse ou à un débat de spécialistes qui ne concerne pas le strict établissement des faits auquel il entend se limiter. Mais il invite peut-être aussi le juste à se réjouir au spectacle de la vengeance du Seigneur, et rejoint le poète de la «Chambre doree» lorsqu'il dit avec le Psalmiste : «Ainsy faut que le juste apres ses peines voye / Desploier du grand Dieu les salaires en joie»¹⁴. Ainsi cautionnés par *L'Histoire universelle*, les vers des *Tragiques* ne sont donc pas des figures poétiques. Les épiphanies de l'horreur que constituent les charognes immondes où rutille la Providence de Dieu sont des faits, non des fictions. C'est pour le livre des «Fers» que d'Aubigné revendique un statut poétique particulier. Celui des «Vengeances» est, lui, «theologien et historial»¹⁵.

11. *Ibid.*, I, v. 146, 156.

12. *Ibid.*, VI, v. 993 et v. 996.

13. A. d'Aubigné, *Histoire universelle*, livre IX, p. 360-365.

14. A. d'Aubigné, *Les Tragiques*, III, v. 1047-1048, cf. Ps. 58, 11.

15. *Ibid.*, «Aux Lecteurs», p. 228.

La même corruption physique est prêtée aux derniers Valois. La combinaison de faits précis et d'allusions en fait une race au sang héréditairement taré. Le livre des « Vengeances » évoque la « rouge mort » de Charles IX et de François d'Alençon :

Leur rouge mort aussy fut marque de leur vie,
 Leur puante charongne et l'ame empuantie
 Partagerent sortants de l'impudicque flanc
 Une mer de forfaits, et un fleuve de sang¹⁶.

Ici non plus, il ne s'agit pas de formules vagues, car l'*Histoire universelle* rapporte l'anatomie pratiquée sur François d'Alençon :

On fit imprimer la description de son ouverture par les Medecins, où entre autres choses on fit paroistre qu'il estoit mort, le sang (comme il estoit advenu au roi Charles) lui jaillissant par tous les pores, la masse du dedans entierement corrompue, et la ratte convertie en pus : quelques uns attribuyoient aux liguez la curiosité de cette impression : les plus moderez vouloyent que telles marques fussent seulement effects d'une grande mélancholie, sans y chercher une plus sinistre interprétation¹⁷.

Un sonnet sur le même sujet attaque dans les mêmes termes le frère du roi et impute à l'ensemble des Valois sa maladie :

Le sang l'a suffoqué dont il eut tant d'envie,
 Avant l'aage trop tard son ame il a vomie,
 Eschantillon pourry du gros sang des Vallois¹⁸.

Le « gros sang », le sang épais, est caractéristique des pathologies mélancoliques dont une des formes est la lèpre définie par Galien, tel que le cite Paré, comme une « effusion de sang trouble et grossier »¹⁹. L'allusion énigmatique de « Vengeances » à la lèpre « qu'un plus grand / Pour les siens et pour soy perpetuelle prend »²⁰ semble donc viser François I^{er} : les morts de Charles IX et de son frère cadet, l'insistance

16. *Ibid.*, VI, v. 809-812.

17. A. d'Aubigné, *Histoire universelle*, livre VI, p. 172-173.

18. A. d'Aubigné, *Ceuvres*, p. 339.

19. A. Paré, *Les Œuvres d'Ambroise Paré*, p. 740.

20. A. d'Aubigné, *Les Tragiques*, VI, v. 1119 *sq.*

de « Princes » sur la lèpre des Valois (v. 73 et v. 752), les rumeurs rapportées par l'*Histoire universelle* sur le « sang corrompu » de François II²¹, finissent par constituer la nosographie d'une dynastie perverse et malade²².

La pourriture est donc tout à la fois le symptôme et le châtement d'une corruption morale, et un phénomène corporel. Il en va de même pour la tentation, qui menace l'âme *via* le corps. A la fin du deuxième livre des *Tragiques*, un jeune homme bien né découvre l'immoralité de la Cour. Rentré chez lui contrarié, il s'endort et rêve : Fortune, vêtue en courtisane, lui apparaît et lui propose de suivre ses enseignements immoraux, jouant le rôle du mauvais conseiller avant que Vertu la mette en fuite. L'épisode reprend le débat de Fortune et Vertu, le motif d'Hercule à la Croisée des Chemins, mais il le situe dans un contexte de théories médicales. Le rêve tentateur a lieu parce que le jeune homme a été « des visions du jour par idee infecté »²³. Dans l'imagination du jeune homme, les impressions du jour se sont organisées en songe séducteur. De même, lorsque Satan s'empare de l'esprit de Catherine de Médicis, il se transforme en image ou simulacre, gagne l'imagination, et par elle la volonté et toute la personne : une véritable possession diabolique s'est opérée par l'image.

Comme idee il gaigna l'imagination,
Du chef de Jesabel il prit possession,
L'ardent desir logé avorte d'autres vices²⁴.

L'« idée », l'image mentale, est donc l'agent infiltré qui permet au diable ou au milieu ambiant de corrompre l'imagination, cette partie de l'âme si faillible puisqu'elle est à mi-chemin des impressions sensibles et de l'âme, et qu'elle est lieu d'images et de désirs : lieu de fantasmes, dirions-nous. Dans les *Ecrits politiques*, comme dans les *Méditations sur les Pseaumes*, c'est par les images que les jésuites manipulent Louis XIII, que

21. A. d'Aubigné, *Histoire universelle*, livre I, p. 262.

22. Dans la *Méditation sur le pseaume 73*, c'est l'Eglise persécutée mais aussi partiellement corrompue qui est lépreuse (*Petites œuvres meslées*, in *Œuvres complètes*, I, p. 225-227).

23. A. d'Aubigné, *Les Tragiques*, II, v. 1178.

24. *Ibid.*, V, v. 205-208. Le mécanisme a été décrit par Psellos, dont Ronsard s'inspire dans l'*Hymne des Daimons*, ainsi que Du Bartas dans la *Seconde Sepmaine* (I, v. 141-160).

Satan induit en tentation²⁵. C'est encore par des moyens tout physiques que dans les *Lettres sur diverses sciences* un gentilhomme a pu connaître un « amour desreglé » pour « une Damoiselle impareille de condition, enormement laide, comme tannée et couperosee, contraire de religion ». En effet, ce gentilhomme mangeait en tête à tête avec ce laideron :

C'est pour ce que les potages, patez et cloches où l'on fait cuire quelque chose, en retenant la fumee se peuvent composer de drogues, desquelles les vapeurs ammolissent et debilitent la substance du cerveau, la destrempent de façon que tendre qu'elle est, elle se trouve propre et susceptible de prendre les impressions que luy suggerent les sens externes et les esprits internes esmeus par les sens. Et pour le secret de l'aplication particuliere, c'est qu'elle se fait avant la perfection de la digestion, en presence de la personne qui use du philtre bien preparé de tous artifices avantageux, quand les attouchements, les doulces haleines et propos, et sur la vue attrayante ayant usé du goust *tanquam vehiculo*, quand toutes ces choses sont conduites en la partie du cerveau où est l'imagination²⁶.

Les vapeurs du bouillon amollissent la matière du cerveau, facilitent la pénétration et la rétention des images. Puis la conscience est envahie. Il faudrait ici relire Jean Wier qui a expliqué comment l'imagination était cette part faillible de la conscience, susceptible de l'affecter et de l'infecter avec les humeurs venues de la mélancolie, ou les impressions sensibles reçues de l'extérieur, et en premier lieu du diable²⁷. Alors qu'un néostoïcisme chrétien prêche la nécessité pour l'âme de se fortifier contre les tentations, le spectacle du péché et de la tentation montre la porosité de celle-ci, la facilité avec laquelle les images sensibles la corrompent. Avant de corrompre l'esprit, Satan infecte les yeux : « Le premier membre que Satan corrompt et gagne pour soy sur le corps humain est l'œil »²⁸.

Une écologie intégratrice qui relie tous les plans de la réalité intègre cette anthropologie dans un système. Le premier livre des *Tragiques*, « Misères », contient une attaque extrêmement violente contre Catherine de Médicis, tenue pour principale responsable de toutes les calamités

25. Voir J.-R. Fanlo, « Les "Chambres des méditations" ». Ajoutons que d'Aubigné qualifie la Compagnie de Jésus de « secte pestifère » (*Œuvres*, p. 47 n.)

26. A. d'Aubigné, *Œuvres*, p. 846 sq.

27. Voir J. Wier, *Cinq livres de l'imposture et tromperie des diables des enchantemens et sorcelleries*, f° 129 v° sq.

28. Manuscrit inédit, Archives Tronchin, v. 148, f° 117 r°.

préalablement décrites. L'attaque est politique, mais la politique n'explique ni l'ampleur, ni l'orchestration de toute une série d'images de la sorcellerie, du désordre cosmique. Le passage introducteur est d'une importance capitale. Après une transition qui déplace de la description des maux du royaume vers la révélation de leur cause (v. 681-682), cette cause est clairement énoncée (v. 683-698) : l'*hybris* éloigne la France de Dieu, la pousse à l'idolâtrie, et appelle sur le royaume ce châtiment divin qu'est la tyrannie de Catherine de Médicis, en vertu de l'idée selon laquelle le tyran, comme tous les agents du mal, est un fléau, une « verge » (v. 697) par quoi Dieu châtie les hommes. Puis vient le passage qui nous intéresse. Par un effet d'hybridation remarquable, il se présente à la fois comme un mythe d'origine (Catherine de Médicis et son complice le Cardinal de Lorraine sont fabriqués aux enfers), et comme la description scientifique (selon les conceptions du temps) de la naissance d'une comète :

Cet enfer nourrissoit en ses obscuritez
Deux esprits que les cieux formerent despitez
Des pires excrements, des vapeurs inconnües,
Que l'haleine du bas exhale dans les nües,
L'essence et le subtil de ces infections
S'affina par sept fois en exhalations :
Comme l'on void dans l'air une masse visqueuse
Lever premierement l'humeur contagieuse
De l'haleine terrestre, et quand aupres des cieux
Le choix de ce venin est haussé, vitieux,
Comm' un astre il prend vie, et sa force secrete
Espouvante chacun du regard d'un Comette :
Le peuple à gros amas aux places ameuté,
Bee douteusement sur la calamité,
Et dit, ce feu menace, et promet à la terre,
Louche, pasle, ou flambant, peste, famine, ou guerre²⁹.

Le mythe s'allie donc à la science. A la fin de l'extrait, la réaction du « peuple » est celle du lecteur : stupeur, effroi, et intuition de significations très précises, suggérées par la relation nécessaire entre les trois aspects de la comète et les trois fléaux bibliques qui leur correspondent (tout cela est attesté dans la littérature cosmologique du temps, et d'Aubigné dit avoir

29. A. d'Aubigné, *Les Tragiques*, I, v. 699-714.

écrit un traité d'astronomie sur cette corrélation³⁰). Le passage véhicule une pluralité de significations stratifiées. Tentons de suivre, ici : deux monstres sont créés en enfer à partir des vapeurs infernales ; ils s'élèvent au-dessus de la terre. C'est une allégorie politique : de la corruption du royaume naît le tyran. Mais la comparaison avec la comète ajoute toute une série de plans de signification. On concevait les comètes comme des exhalaisons terrestres qui s'élèvent sous l'attraction du soleil. Lorsque le soleil n'est pas assez puissant pour les élever assez haut, ces exhalaisons s'agrègent dans l'air et forment une sorte d'astre nouveau. Or elles sont infectes, l'intérieur de la terre étant comme l'intérieur du cœur humain selon Pascal, creux et rempli d'ordure. Trop basses pour que l'influence bénéfique du soleil puisse les purifier et les transformer en rosée fécondante, elles polluent l'air et provoquent toute une série de désordres, notamment la peste³¹. La comète est un monstre cosmologique : elle convoque le haut et le bas, le ciel et la terre, l'astre céleste et les enfers, elle brouille les catégories, et par là force à interpréter³². Le mystère s'éclaire lorsqu'on compare ce texte avec une page de la *Méditation sur le Pseaume 133* sur le bon gouvernement. Cette méditation « explique que « la justice empesche les amas des humeurs corrompues des infections populaires, et application à mauvaises mœurs, causes de la putrefaction et corruption des Etats »³³. Elle voit dans le verset 3 du *Pseaume* sur la « rosee de l'Hermon » une image de féconde humidité, allégorie d'un pouvoir royal bénéfique qui fait ruisseler la prospérité sur le royaume. Puis le raisonnement passe à un plan supérieur :

De ces rosees (laissans à part la cause des causes) l'efficiente est le Soleil ; la matiere, l'humidité enclose en la terre ; la forme, l'attraction et discusion ; la fin, la distribution generale de l'humeur necessaire à la generation de l'humeur necessaire à la generation par les parties moyennes et hautes.

30. A. d'Aubigné, *Œuvres*, p. 852.

31. La comète comme exhalaison méphitique condensée et infectant l'air se trouve chez Ambroise Paré (*Les Œuvres d'Ambroise Paré*, p. 408) ou chez Blaise de Vigenère (*Traicté des cometes, ou estoilles chevelues, apparroissantes extraordinairement au ciel: avec leurs causes & effects*, p. 31).

32. Voir les pages que J. Céard consacre à saint Augustin dans *La nature et les prodiges*, p. 21 et sq.

33. A. d'Aubigné, *Œuvres*, p. 145.

Vous diriez que le Soleil est un grand Prince souverain, qui tire ses tributs du peuple bas par ces voyes ordinaires, et depart les richesses [...].

Or comme les benedictions spirituelles sont non seulement principales, mais celles qui meritent ce nom, toutes nos doctrines doivent tendre directement à ce qui est de la gloire de Dieu, nous tournerons toutes ces similitudes à leur vrai but, commençans par là. Que l'origine des faveurs du Ciel qui descoulent sur nos testes agit premièrement en nos cœurs. Le premier present est la contrition pour nos pechez: le mesme Soleil de grace qui la donne, l'exhale par le haut Soleil: nos larmes sont perles precieuses devant la face de Dieu, qui retombent sur nous en rosees, en presents agreables du Ciel. [...] Ces choses, di-je, montees par attraction dans le Ciel, sont de là renvoyees en riches benedictions pour en arrouser et rendre fertile l'heritage du Souverain.

Et comme les richesses des peuples ne monteroyent point au thresor du Prince s'il ne les exigeoit par voyes accoustumees: les pensees qui se convertissent en loüanges à Dieu, croupiroient et pourriroyent dans les valles et cachettes de nos cœurs, si le Soleil de justice ne les venoit cercher, esmouvoir, et eschauffer³⁴.

Le texte est l'avvers lumineux du revers maléfique qu'est la comète. La *Meditation* développe une *allegoria naturalis, politica, et theologica*. Allégorie naturelle: le soleil attire l'humidité de la terre et la transforme en rosée. Allégorie politique: le souverain prélève l'impôt pour verser ses largesses sur le royaume. Allégorie théologique et morale: Dieu reçoit nos larmes de contrition avant de verser sur nous ses bénédictions. Un échange fructueux relie le bas (le royaume, la terre, notre cœur) et le haut (le roi, le soleil, Dieu) dans une transmutation alchimique qui convertit des humeurs par elles-mêmes dangereuses en bénédictions, et que célèbre un fragment publié par Pierre-Paul Plan:

Envoyons en vapeur nos prieres au ciel:
Son sang [de Christ] distillera dessus en rosée³⁵.

Mais brisée, cette communication produit le monstre cosmique, et c'est la comète. *Allegoria naturalis*: la comète attire l'humeur contagieuse et corrompt l'air par la peste. Allégorie politique: le tyran s'élève sur un royaume livré à ses passions séditionnelles. Allégorie religieuse: Dieu

34. *Ibid.*, p. 154 sq.

35. A. d'Aubigné, *Pages inédites*, p. 108.

sanctionne les mauvaises pensées qui « croupiroyent et pourriroyent dans les valees et cachettes de nos coeurs ». Le phénomène de corruption s'explique par la perturbation d'une économie morale, naturelle ou politique. Comme l'explique une autre « Meditation » à propos d'une anecdote de l'Ancien Testament, c'est « le nuage espais de nos pechez » qui transforme le feu de la foi en une « eau grasse et puante »³⁶.

C'est cette complexité d'une réalité dont tous les aspects sont solidaires, qui explique le recours au mythe et la poéticité évidente du passage de « Miseres », alors que ce livre, dit l'auteur, « n'excede que fort peu les loix de la narration », de l'exposé des données³⁷. Pour appréhender un phénomène cosmologique et religieux aussi bien que politique, le discours ne peut s'en tenir aux faits. Impossible de seulement décrire, et d'interpréter selon des catégories immanentes. Parce qu'il fait surgir l'invisible, le monstre impose le recours au mythe et à la fiction.

La nature, l'homme, le corps social sont voués à se corrompre et à s'auto-détruire, ils ne restent sains que s'ils se purifient par un échange constant avec la surnature. La corruption n'est pas un accident, ni un désordre par rapport à une intégrité qui serait la norme. Elle est la fatalité d'une nature condamnée à dégénérer dès qu'elle est livrée à elle-même. D'Aubigné considère l'histoire et la nature avec le même pessimisme protestant que Luther et Calvin considèrent la nature humaine comme vouée au péché sans l'intervention de la grâce.

Dans une vision du monde qui intègre de manière aussi étroite morale, religion, nature et histoire, le problème de la corruption ne peut se régler au niveau de l'homme ou du corps social. Tout dépend d'une théologie. Contre la Ligue, un certain nombre de plumes ont affirmé à la fin du XVI^e siècle que l'Eglise est dans l'Etat, et non l'Etat dans l'Eglise³⁸. Comme la Ligue, avec laquelle il présente bien des analogies, Agrippa d'Aubigné subordonne toujours l'Etat à la religion. Il n'est pas indifférent que la *Meditation sur le Pseaume 133* ait été écrite pour Henri IV peu de temps après l'édit de Nantes. Même si l'auteur dit avoir déposé « l'humeur cynique »³⁹, elle prend de front la politique déliée de l'absolu,

36. A. d'Aubigné, *Petites œuvres meslées*, in *Œuvres complètes*, I, p. 178 sq.

37. A. d'Aubigné *Les Tragiques*, « Aux lecteurs », p. 236.

38. Voir J.-R. Fanlo, *Tracés, ruptures, la composition instable des « Tragiques »*, p. 341 sq.

39. A. d'Aubigné, *Petites œuvres meslées*, in *Œuvres complètes*, I, p. 132.

la gestion tout humaine des affaires que le gouvernement d'Henri IV a pu représenter. La corruption est la loi de l'histoire comme elle est la loi des corps. Elle s'évite seulement si la transcendance la transforme, ce qui impose dans le corps social une politique intégriste. Elle fonde une poésie d'exhibition des corps immondes et de prières.

Jean-Raymond FANLO
Université d'Aix-Marseille

BIBLIOGRAPHIE

Textes

- AUBIGNÉ, Théodore-Agrippa d', *Histoire universelle*, éd. par André Thierry, Genève, Droz, 1995.
- , *Lettres sur diverses sciences*, in *Œuvres*, éd. par Henri Weber *et al.*, Paris, Gallimard, 1969 (Bibliothèque de la Pléiade).
- , *Les Tragiques*, éd. par Jean-Raymond Fanlo, Paris, Champion Classiques, 2006.
- , *Œuvres. Ecrits politiques*, éd. par Jean-Raymond Fanlo, Paris, Honoré Champion, 2007.
- , *Petites œuvres meslees*, in *Œuvres complètes*, tome I, éd. par V. Ferrer, Paris, Champion, 2004.
- , *Pages inédites*, éd. par Pierre-Paul Plan, Genève 1945.
- DU BARTAS, Guillaume, *Les Œuvres de Guillaume de Saluste, sieur du Bartas*, Paris, Toussaint du Brueil, 1611.
- PARÉ, Ambroise, *Les Œuvres d'Ambroise Paré*, Paris, Nicolas Buon, 1628.
- VIGENÈRE, Blaise de, *Traicté des cometes, ou estoilles chevelues, apparoissantes extraordinairement au ciel: avec leurs causes & effects*, Paris, N. Chesneau, 1583.
- WIER, Jean, *Cinq livres de l'imposture et tromperie des diables des enchantemens et sorcelleries*, trad. de J. Grévin, Paris, Jacques du Puy, 1579.

Travaux

- CÉARD, Jean, *La nature et les prodiges. L'insolite au XVI^e siècle en France*, Genève, Droz, 1977.
- FANLO, Jean-Raymond, *Tracés, ruptures, la composition instable des « Tragiques »*, Paris, Honoré Champion, 1990.

—, « Les “Chambres des méditations” : l’imagination dans la polémique anti-jésuite, d’Etienne Pasquier à Agrippa d’Aubigné », *Littératures classiques*, 45 (2002), p. 91-108.

PINEAUX, Jacques, *La polémique protestante contre Ronsard*, Paris, Libr. M. Didier, 1973.

